

Sanaâ Belhor, nouvelle marocaine résidant en Belgique

« Dans l'immigration, on touche à la réalité, du fait d'être étranger, qui devient si palpable, si nette »

LES éditions Kalimate (Témara) ont fait paraître plusieurs ouvrages à l'occasion du dernier Salon du livre de Casablanca : deux recueils de poèmes en arabe, « Mawaqîd rouh » de Abdelaziz Ameziane, « Maqamat » de Leila Nassmi, deux romans un en arabe « Al-Marji'a » de Abdallah Baali, le deuxième en français, « La Passion dévoyée » de Driss Bouissef Rekab et enfin un recueil de nouvelles en arabe, « Sou'al aakhir al-layl » (Une toux au bout de la nuit) de Sanaa Belhor, auteur d'autres recueils de nouvelles, « Maraya wa alwane » (Miroirs et couleurs), « Ra'achat » (Tremblements), et un recueil de poèmes, « Mamcha as-sahab » (Allée des nuages). L'auteur figure dans l'Anthologie arabe féminine de la nouvelle très courte. Dans son nouveau recueil de nouvelles, « Sou'al aakhir al-layl », Sanaa Belhor poursuit son travail d'écriture, une alchimie où se cohabitent réalisme et onirisme, quotidien et imaginaire. A l'origine, Sanaa Belhor, qui a choisi d'écrire en arabe, est diplômée (licence de littérature française) de l'Université Ibn Tofeïl à Kénitra et avait exercé la profession d'enseignante de français. Pas pour longtemps, puisque, pour des raisons familiales, elle a dû immigrer en Belgique, Bruxelles, il y a près de quatorze ans. L'immigration ne l'a pas empêchée de rester attachée au Maroc et à sa ville natale Kénitra à laquelle elle rend un hommage révolté et mélancolique, notamment dans la nouvelle « Un pont et un fleuve » du même recueil. Entretien.

Propos recueillis par Saïd AFOULOUS

***A vous lire, on est frappé par un mélange de réalisme et d'onirisme qui se recoupe dans vos nouvelles.**

-J'écris toujours à partir du réel, mais enveloppé de rêve. L'écriture se nourrit d'imaginaire et de rêve tout en restant bien ancrée à un référent du réel. Mais le monde onirique c'est ce qui donne une force à l'écriture et me sauve de la dictature désespérante et exaspérante du réel.

***Comment êtes-vous venue à l'écriture ?**

-J'ai découvert ce don de l'écriture quand j'étais petite, je devais avoir l'âge de treize ans. J'ai commencé à écrire de la poésie avant d'écrire des nouvelles. J'ai découvert l'écriture, je crois, parce que j'en ressentais le besoin. C'était comme quelque chose d'irrépressible. Je crois que l'écriture est venue presque en même temps que la lecture. Du plus loin que je me souviens, chaque fois que je lisais un livre, j'avais en main de quoi noter, je griffonnais ce qui me passait par la tête après avoir lu un roman, par exemple. Ce n'est pas nécessaire que je reprenne les mêmes idées que j'aurais lues, mais il y a des choses qui jaillissent du tréfonds et que je me retrouve poussée à essayer de les cerner par un texte comme pour décrypter, avancer en écriture en clarifiant, élaguer, rejeter la gangue et ne retenir que l'essentiel. J'ai découvert ce don depuis des années, mais j'ai mis longtemps pour publier mes textes. J'hésitais. Il fallait que j'arrive à la conviction que j'avais vraiment quelque chose à dire et à communiquer en tant qu'écrivain. Finalement, j'ai fini par passer à l'acte et j'ai donc publié mes premiers textes. C'était un recueil de poésie.

***Comment choisissez-vous vos thèmes ?**

-Les thèmes comme pour toute écriture sont le propre d'une sensibi-

lité particulière. Le décalic a lieu quand des choses attirent l'attention, s'imposent à soi en quelque sorte. Alors, on les choisit comme matière d'écriture, pour les présenter, à la manière d'une pâte à modeler, selon notre propre façon et goût en quelque sorte, selon notre propre style. La nouvelle est travaillée selon une économie de mot, de la concision. Elle est très proche de la société marocaine qui est une société de conte, de narration et en bonne partie de culture orale. Nous restons toujours très attachés au conte, ce que nous racontaient nos grands-mères n'est pas si loin, ce n'est pas vraiment du passé révolu.

***Quelle présence de votre ville natale dans vos œuvres ?**

-Je suis native de la ville de Kénitra. Mes racines par les parents ne sont pas de cette ville ni de sa région. Dans mes écrits, je parle de cette ville qui jouit d'un espace paisible mais un espace particulièrement marginalisé, comme je l'ai toujours vécu et ressenti, du moins. Il y a toujours eu une sourde révolte qui bouillonne à l'intérieur de soi-même devant un espace plein d'attrait, avec des potentialités économiques extraordinaires et qui n'en reste pas moins marginalisé pendant de si longues années. Pour moi, Kénitra est un espace marqué d'une certaine mélancolie. Je ne connais d'elle rien d'autre que le ciel et la mer, le Sebou, la forêt de chênes-lièges, Sidi Boughaba et Mehdiâ et les plages, tant de potentialités économiques, touristiques, tant de richesses naturelles qui auraient pu contribuer au développement et au bien-être des habitants. Il n'en fut rien. Il y avait la richesse matérielle de toute part mais la majorité des habitants vivaient chichement, subissaient l'assaut de la précarité incarnée dans la misère et l'indigence extrême des services publics complètement absents. Ceux qui la quittent après y avoir vu le jour, comme moi-même, peuvent ressentir comme un sentiment de culpabilité,

comme s'ils l'avaient trahie en migrant ailleurs.

***Quelle a été votre vie de lectrice avant d'aborder le domaine de l'écriture ?**

-Mes lectures ont été multiples et diversifiées. La lecture est un plaisir, un enchantement et les auteurs par leurs grandes œuvres laissent un impact indélébile sur le lecteur. Parfois, des lecteurs tentent d'écrire et d'exprimer ce qu'ils ressentent en répondant aux injonctions d'une pulsion soudaine d'écriture. J'ai fait partie du lot. Je dois préciser que quoique j'écrive en arabe par choix et sensibilité, j'ai d'abord lu en grande partie en français. Une chance ? J'avais effectué ma formation universitaire à l'Université Ibn Tofeïl à Kénitra pour des études de littérature française et j'ai été ex-enseignante de français. J'avais donc lu beaucoup de textes fondateurs de la littérature en français, les grandes œuvres de Balzac, Molière, Mallarmé etc. D'un autre côté, je lisais et relisais aussi des textes en arabe de Saïd Kafraoui, Zakaria Tamer, je lisais des romans avec boulimie, comme ceux de Wassiny Laaraj.

***Vous résidez depuis des années à l'étranger. Quelle est votre vision pour le phénomène de l'immigration ?**

-L'immigration était pour moi, dans le passé, la vision de loin, le regard extérieur qu'on posait sur la personne migrante, qui partait loin du pays. Il y a loin entre cette vision et la vie réelle. J'avais un oncle résidant à l'étranger et j'ai mes sœurs qui vivent en Europe, mais je ne voyais pas l'immigration de la même manière qu'aujourd'hui. Quand on devient soi-même un migrant loin du pays, on a une autre vision de l'immigration. Qui



plus est lorsqu'on écrit, cette vision, du fait de la multiplication des questionnements, prend plus de précisions et d'acuité, car on voit d'autres cultures, d'autres mœurs et on commence à comparer, à déconstruire, à dévoiler. Ensuite, quand on commence à avancer dans l'âge, la nostalgie du pays prend de plus en plus d'importance et d'intensité. Je n'avais pas à l'origine d'intention de quitter le Maroc, je n'avais jamais nourri un projet de migration, autrement j'aurais pu partir en Europe pour faire mes études universitaires. Je suis partie en Europe parce que le destin en a décidé ainsi, mon mari est natif de Belgique et y réside. Donc, après mon mariage, je me suis retrouvée à Bruxelles. Cela fait quatorze ans que j'y réside

***Est-ce que l'immigration a eu des retombées sur votre écriture ?**

-Bien entendu, l'exil, l'éloignement du pays, des proches et amis font jaillir de l'écrit, les choses qui étaient invisibles remontent à la surface. Dans l'immigration, on touche à la réalité du fait d'être étranger qui devient si palpable, si nette. C'est que tout ce qui était si proche, la chaleur du pays, l'appel du muezzin, l'atmosphère de l'Aïd, les senteurs, les lumières, les couleurs, les proches, les rapports de famille, là-bas, tout cela se perd. C'est par la perte, l'absence que beaucoup de choses deviennent d'une extrême visibilité.